

Livres en format poche

Numéro 112, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

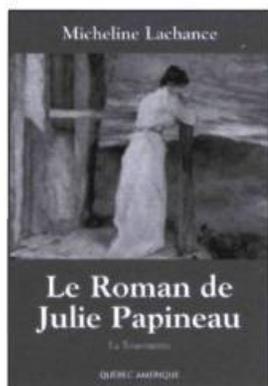
Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Livres en format poche]. *Lettres québécoises*, (112), 50-51.

Poche

Livres en format poche

Micheline Lachance, *Le roman de Julie Papineau. L'exil (tome 2)*, Montréal, Québec Amérique, 2003, 648 p., 17,95 \$.



Le roman de Julie Papineau a fait un malheur lors de sa publication en 1995. Après 125 000 exemplaires vendus et des critiques des plus élogieuses, voici en format poche la suite de cette saga historique que dépeint admirablement l'auteure et journaliste Micheline Lachance.

Au cours de l'été 1838, Julie Papineau prend à son tour le chemin de l'exil. Elle va rejoindre son époux, les chefs des Patriotes, Louis-Joseph Papineau, réfugié aux États-Unis après la bataille sanglante de Saint-Denis. Les premiers jours de Julie Papineau en terre étasunienne seront marqués par la

joie de serrer de nouveau dans ses bras son mari et son fils aîné, et par l'immense tristesse d'avoir dû abandonner famille et patrie. C'est tout de même le regard tourné vers l'avenir que Julie entreprend cette nouvelle vie qui la conduira aussi dans le Paris mondain du XIX^e siècle.

Or les événements marquants de 1837 ont laissé des traces. Meurtris par l'échec de la rébellion, les compatriotes exilés contestent ouvertement leur chef, allant même jusqu'à le traiter de déserteur. Il faut dire que Louis-Joseph a changé. Amèrement déçu par l'échec, trahi par ses amis et agacé par l'indifférence des Étasuniens et des Français, Papineau multiplie les missions diplomatiques, sans grand succès. L'homme fougueux d'antan se laisserait-il ronger par le doute ?

Déterminée à défendre l'honneur de son mari et à sauver sa famille, Julie rentrera au pays où elle finira par s'établir à Montebello dans le somptueux manoir construit par Louis-Joseph. Mais le destin lui réservera de bien cruelles déceptions.

Un roman qui foisonne d'émotions !

Nancy Kilpatrick, *La passion du sang* (traduction de Sylvie Bérard et Suzanne Grenier), Québec, Alire, 2002, 238 p., 14,95 \$.



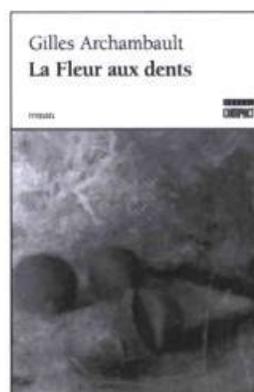
Julien a plus de quatre cents ans et, dans la mythologie des humains, il est ce qu'on appelle un « vampire », un être de la nuit et de la mort. Depuis peu, à Londres, il a remarqué Jeannette, une jeune Américaine qui, sans le savoir, l'a totalement séduit. En conséquence, Julien a décidé qu'elle deviendrait sa compagne éternelle.

Mais Julien n'est plus un humain et, dans sa mentalité « autre », l'amour doit être absolu, excessif, sans limites et, bien entendu, éternel. Et Julien considère que, pour que l'amour en arrive à ce summum, celle qui partagera avec lui

sa vie après la mort doit, avant toute chose, être entièrement soumise à sa volonté, et donc entièrement possédée et vaincue. Or, c'est seulement en ayant connu le plus bas niveau de l'amour qu'on peut espérer en atteindre les plus hauts sommets...

La passion du sang est le volume final de l'une des plus envoûtantes séries vampiriques, celle du *Pouvoir du sang*.

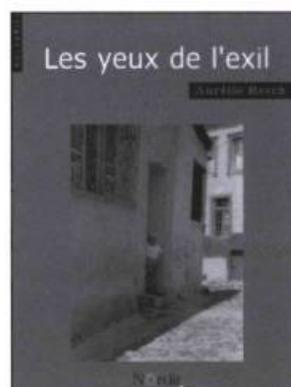
Gilles Archambault, *La fleur aux dents*, Montréal, Boréal, 2002, 192 p., 12,95 \$.



Paru à l'origine en 1971, *La fleur aux dents* a été porté à l'écran par Thomas Vámos avec Claude Jutra dans le rôle principal. L'auteur en propose ici une version revue et corrigée. L'œuvre de Gilles Archambault est considérée comme l'une des plus personnelles de la littérature québécoise contemporaine : « Une œuvre comme celle de Gilles Archambault exige, pour être vraiment lue, un degré de lucidité, une expérience des zones grises de la conscience et surtout une habitude de la division intime de l'être, que tout autour de nous concourt à nous faire oublier. » (François Ricard, extrait de la postface de la deuxième édition) « L'écriture de Gilles

Archambault coule de source. Sans artifices. Solidement construits et réfléchis, ses romans dégagent néanmoins une impression de spontanéité et de naturel. » (Sheila Arthur, *The Gazette*)

Pauline Michel, *Les yeux d'eau*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2002, 144 p., 12,95 \$.



Sara s'enfuit d'un hôpital psychiatrique. Elle cherche l'homme avec qui elle a vécu une osmose parfaite avant qu'il disparaisse de sa vie. Amnésique, elle a oublié son visage mais sa nuque, sa chevelure et son aura ont laissé en elle des empreintes profondes, véritables pistes qu'elle s'acharne à suivre. Dans son délire amoureux, parmi ses fragments de mémoire, elle interprète comme autant de signes du disparu les comportements du chat mystérieux qui la suit et les rapports qu'elle a avec les gens que le hasard place sur sa route : un peintre obsédé par la mort, un enfant qui porte le nom de l'être

aimé, un vieillard qui la ramène enfin au lieu où se reconstruit son passé. Son souffle haletant rythme sa quête obsessionnelle et entraîne le lecteur dans un tourbillon d'émotions étranges, parfois troublantes pour celui ou celle qui a connu une rupture, une perte déchirante et le chaos que ces événements éprouvants déclenchent dans l'esprit et le cœur.

Ce premier roman de Pauline Michel est paru pour la première fois en 1975.

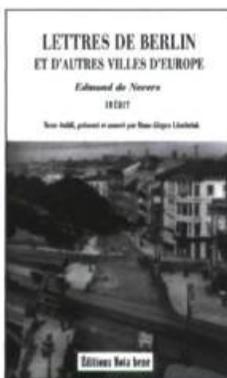


Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Boréal, 2002, 248 p., 6,95 \$.

« Tous les critiques s'entendent pour voir en *Angéline de Montbrun* le premier roman psychologique de la littérature québécoise. Comme Jane Austen, comme les Brontë, ses consœurs romancières ironiques ou passionnées, elle se tourne résolument, dans *Angéline de Montbrun*, vers les méandres de la vie intérieure, auxquels elle subordonne les réflexions sociales et politiques pourtant abondantes. Grâce à une indéniable maîtrise

technique, qui combine le roman par lettres et le journal intime, elle trace le portrait d'une conscience tourmentée. » (Postface de Lori Saint-Martin)

Edmond de Nevers, *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe* (texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink), Québec, Nota bene, 2002, 296 p., 12,95 \$.



Cette édition réunit pour la première fois sous forme de livre les lettres que l'écrivain, essayiste et intellectuel canadien-français Edmond de Nevers (1862-1906) a écrites pendant ses séjours en Allemagne, en Autriche et en Italie entre 1888 et 1891, et a publiées dans le quotidien montréalais *La Presse*. Témoignant du grand talent d'essayiste et de journaliste de leur auteur, les *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe* livrent une réflexion politique, culturelle et « ethnographique » neuve et originale sur les sociétés européennes de l'époque, en particulier sur l'Allemagne où de Nevers résida pendant plus d'un an.

Le texte a été établi et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink, professeur à l'Université de Saarbrücken (Allemagne), titulaire de la chaire d'Études culturelles romanes. Il a été professeur invité, entre autres, à l'Université Laval, et le Conseil des Arts du Canada lui a attribué la bourse Diefenbaker en 2001.

Jean Désy, *Du fond de ma cabane. Éloge de la forêt et du sacré*, Montréal, XYZ éditeur, 2003, 152 p., 14 \$.



« À tout instant, il vous faut créer du sens autour de vous, sinon c'est l'angoisse, vous êtes submergé par l'idée du néant, par le néant lui-même. Alors, les doutes, les frissons, les questionnements premiers de l'enfance reprennent le dessus. Et si tous ces lacs, toutes ces rivières, toutes ces lumières du monde étaient vides de sens? »

La démarche de Jean Désy est celle d'un homme de foi. Il a beau douter par moments, toujours l'idée que la nature vaut mieux que la culture le submerge comme une certitude immense et incontournable. Vivre, ce n'est pas obéir à ce qu'on

nous enseigne. C'est plutôt travailler à préserver le lien sacré qui nous unit à la rivière, à la montagne, à la cabane au fond du bois. Rien de plus vrai que le chant d'un oiseau, que le frémissement d'une truite dans l'eau glacée, que le vent qui balaie la toundra.

C'est ce témoignage que veut rendre Jean Désy dans cet essai qui est presque une rêverie sur le réel et le sacré. Un plaidoyer en faveur de cette sagesse que

nous ont léguée les Cris, les Montagnais, les autres aussi qui occupaient ce sol avant nous. Ces peuples vivaient selon un rythme essentiellement nomade. Une vie liée aux saisons. Suivre le vent, la neige, la pluie. Suivre le caribou. Suivre la vie autour de soi et en soi.

Du fond de ma cabane, c'est un credo pour une vie plus saine et plus vraie. Un retour aux sources au sens littéral du terme. Un beau livre...



Louise Simard, *Thana. La fille-rivière*, Montréal, Libre Expression, 2003, 528 p., 16,95 \$.

Dans son septième roman historique, qui a remporté le Grand Prix littéraire Archambault, Louise Simard ressuscite le destin de la tribu amérindienne des Mesquakies, exterminée au XVIII^e siècle.

Thana. La fille-rivière nous entraîne dans un pays immense, de la vallée du Mississippi aux rives du Saint-Laurent, en compagnie de personnages

condamnés à se dépasser pour survivre. L'héroïne, Thana, est la fille du chef de paix Wapello. Nous la retrouvons à l'automne de 1729 alors qu'elle est faite prisonnière par une tribu ennemie et amenée en Louisiane. Au milieu des dangers et des luttes, la jeune Mesquakie reste fidèle à son peuple ainsi qu'à son amour. Rien ne peut en effet lui faire renier sa passion pour Kiala, ce chef de guerre dont elle est amoureuse depuis l'enfance.

Thana. La fille-rivière nous dévoile un pan méconnu de notre histoire. Ce roman, qui est l'occasion d'apprécier une conteuse émouvante, se poursuit dans *Thana. Les vents de Grand'Anse*.

**ZIRVAL DESIGN
& IMPRIMERIE**

DE LA CONCEPTION À L'IMPRESSION

514.525.3781